

Gena LOREN

*Le Parfum d'un autre*



*Editions La Gauloise*

Gena LOREN

LE PARFUM D'UN AUTRE

*Roman*

Les Editions La Gauloise

*À Paul, Lorenzo et Angelica*

*Avril 2015*

*Elle était à la fois morte et vivante.*

*Elle ne pouvait pas parler. Ni hurler. Ni ouvrir ses yeux, ou bouger la moindre parcelle de son corps. Pas même un doigt. Pas même une paupière. Elle sentait que son corps échappait à tout contrôle. Elle avait conscience de chaque sensation. Mais elle était impuissante. Totalemment.*

*Elle se sentait prisonnière d'une enveloppe corporelle qui ne répondait plus, trop meurtrie.*

*Elle voulait lâcher son propre corps. Il n'y avait rien d'autre à faire.*

*La douleur était si grande. Son corps entier lui semblait en feu, de la peau de son crâne à la pointe de ses orteils.*

*Chaque muscle, chaque morceau de peau, chaque nerf se tendait parfois comme pour se convaincre qu'il restait encore un espoir, même infime. Comme pour s'accrocher un peu à la vie, ne serait-ce que pour essayer.*

*À cet instant, elle ne savait pas si le pire était ce que son corps subissait, ou le fait qu'elle parvienne justement à ressentir tout cela.*

*La mort ne devait plus être très loin. Avec un peu de chance, tout serait bientôt fini. Dans quelques instants, elle ne sentirait plus rien. Tant mieux.*

*Elle n'aurait jamais souhaité cela à son pire ennemi. Tout comme elle n'aurait jamais cru le vivre elle-même un jour.*

*Elle aurait voulu lui dire, que parfois, elle sentait chaque mouvement. Chaque souffle. Chaque coup. Sa puanteur. Sa jouissance infâme. Et puis plus rien. Comme était-ce possible ?*

*Elle aurait voulu entendre dès maintenant cette machine biper pour l'éternité. Mais rien ne venait. Jamais. Aucune sonnerie, pas le moindre petit bruit ne se faisait entendre.*

*Comme elle aurait rêvé de pouvoir bondir dessus, la balancer au sol et la réduire en miettes pour qu'elle bipe une bonne fois pour toutes.*

*Mais se lever, impossible. Bouger, impossible. Son corps ne répondait plus. Elle s'éteignait, de tout son être.*

*Son cœur ne semblait pas vouloir s'arrêter de battre. Il n'était peut-être pas prêt.*

*Elle aurait été si soulagée pourtant.*

*Comment pourrait-elle jamais raconter tout cela ? Personne n'en croirait rien. Encore faudrait-il qu'un mot ne daigne sortir de sa bouche. Encore faudrait-il que sa mémoire ne lui fasse pas défaut. Qu'elle se souviene.*

*Son sang paraissait circuler encore. Signe de vie. Elle le sentait dans ses tempes qui brûlaient terriblement. Elle pouvait presque en saisir le débit dans ses veines et suivre son mouvement tant elle souffrait.*

*Elle aurait voulu hurler.*

*Orléane savait que le plus dur n'était pas ce qu'elle venait de vivre, mais de vivre encore après tout ça.*

*Si un jour ses yeux s'ouvraient à nouveau, si ses lèvres se desserraient, si elle reprenait pleine possession de son corps et de son esprit, sa vie ne serait plus jamais la même.*

*Sans doute était-ce mieux ainsi. À moins qu'elle ne trouve la force de tout révéler.*

*En espérant qu'elle se souvienne.*

# 1

## Une odeur tenace

*Octobre 2018*

Orléane se sentait paisible lorsque venait ce moment de la journée. Le silence et la pénombre étaient les seuls témoins de ce bonheur simple. Être allongée là, à ses côtés, avoir le privilège de caresser la peau de son torse, le sentir respirer, profiter du calme et de l'intimité de cette chambre qu'ils partageaient depuis trois ans.

Souvent, elle aimait se dire qu'Alfred était la plus belle chose qui lui soit arrivée. L'être le plus bienveillant et attentionné qu'il lui ait été donné de rencontrer. Même si le début de leur histoire ne s'était pas fait dans d'heureuses circonstances, Orléane savourait chaque jour sa chance.

Les mains hasardeuses et curieuses qu'elle envoyait explorer le torse d'Alfred chaque soir donnaient un goût de rituel au coucher. Un délicieux rituel dont elle ne se lassait pas et qu'elle prenait grand soin à réaliser quotidiennement, sans

oublier le moindre centimètre de peau. Elle se laissait ainsi bercer par ce plaisir tactile, jusqu'à ce que le sommeil prenne le relais.

Mais ce soir, les choses seraient différentes. C'était une certitude, un pressentiment. Elle ne pouvait pas se l'expliquer. Quelque chose n'était pas aussi confortable que d'ordinaire.

Subitement mal à l'aise, elle se tourna, changea de position, soupira, se tourna de nouveau. La gêne qu'elle ressentait ne se dissipait pas.

Elle revint rapidement à sa position initiale, incapable d'en trouver une qui lui convienne. Son malaise s'intensifiait.

Comme pour se rassurer, elle se remit à caresser le torse d'Alfred, un peu à la manière d'un enfant qui cherchait à faire fuir ses peurs par le seul contact de son doudou préféré. Elle ferma les yeux et profita de ce moment pour glisser un mot tendre à son mari. Un *Je t'aime* plein de sincérité et de fragilité, auquel il répondit en lui donnant un baiser sur le front.

Elle savoura ce baiser et durant quelques secondes, elle se sentit en sécurité.

Elle adorait les baisers d'Alfred, sa bouche charnue, mais aussi son souffle léger et rassurant lorsqu'il l'embrassait. Orléane aimait profondément son mari.

Elle éprouvait beaucoup de gratitude qu'il se soit si bien occupé d'elle. Elle lui serait reconnaissante toute sa vie.

Dans la chambre du couple, une délicate lueur offerte par un lampadaire à l'extérieur lui permit de jeter un dernier regard vers Alfred.

Orléane caressa l'espoir de trouver le sommeil lorsqu'enfin ses yeux se fermèrent. Elle finit par s'endormir, contre son mari qui glissait lui aussi vers un sommeil profond.

La quiétude fut de courte durée et Orléane se réveilla quelques minutes plus tard. Lorsque ses yeux s'ouvrirent, l'éclairage public était toujours allumé. Son regard chercha brièvement ce qui pouvait attirer son attention de la sorte et qui la maintenait éveillée depuis de nombreux soirs.

Une sensation oppressante. Un malaise indescriptible. Une présence surnaturelle qu'elle ne parvenait pas à s'expliquer. Comme une entité fantomatique qui la surveillait, là, dans un coin de la chambre, tapie dans l'ombre, narquoise.

Toujours blottie contre Alfred, elle leva timidement la tête de son oreiller, observa la pénombre autour du lit, mais se rendit bien compte qu'il n'y avait personne à part eux deux. Elle voulait comprendre pourquoi ce mal-être l'envahissait, chaque soir à la même heure, et systématiquement dans la même situation.

Comme si la sensation d'être surveillée ne suffisait pas, Orléane fut soudainement perturbée par une odeur. Une odeur lourde, incommodante. Elle survenait en même temps que son malaise, ce soir comme les autres soirs. Ils s'emparaient d'elle sournoisement pour l'empêcher de trouver le sommeil, ou la réveiller lorsqu'elle avait la chance de basculer dans le monde des rêves. La veille, Orléane s'était même demandé si elle ne se préparait pas à une grossesse, à cause de ce sens de l'odorat presque exacerbé, trop développé, typique des femmes enceintes. Mais impossible : depuis hier, son corps faisait tout pour lui rappeler que non, elle n'était pas enceinte.

Elle voulait un enfant d'Alfred. C'était pour elle la continuité de leur relation. Une suite logique. Ils avaient déjà échangé à ce sujet et même s'il se trouvait trop vieux pour ces choses-là, Alfred lui avait avoué qu'il serait l'homme le plus heureux de la Terre de voir son ventre s'arrondir d'amour. Les

discussions autour de cette potentielle grossesse s'étant faites plus nombreuses ces derniers temps, Orléane avait décidé d'interrompre sa contraception. Après plusieurs mois, la magie n'avait pas toujours pas opéré, mais la jeune femme ne désespérait pas. Cela ne faisait que quatre mois après tout.

Pour l'heure, elle voulait juste dormir sans être sans cesse réveillée par ce remugle. Toutes les possibilités y étaient passées dans son esprit pour expliquer cette odeur nauséabonde : une canalisation cassée, une remontée des égouts de la rue, une poubelle mal fermée, mais aucune ne s'était avérée être la cause de cette odeur pestilentielle.

Cela semblait provenir du torse d'Alfred.

Elle renifla discrètement son mari, au niveau de la poitrine, des aisselles et du cou, pour détecter un changement de parfum ou de déodorant. L'espace d'un instant, elle se trouva ridicule.

Alfred portait le même parfum depuis leur rencontre. Dès le premier jour, Orléane était tombée amoureuse de sa fragrance boisée. Une note forte qu'elle adorait et qu'elle pulvérisait même sur quelques-uns de ses vêtements, lorsqu'il partait en déplacement, pour le sentir près d'elle.

Pas de doute, ce soir-là, il le portait. Pourtant, ce dernier semblait doublé par une odeur insupportable, qui elle, ne lui était pas du tout familière.

Dérangé par les reniflements de sa femme, Alfred l'interpella avec douceur pour lui demander si tout allait bien. Ce à quoi Orléane répondit que tout allait bien, avant de lui suggérer de se rendormir.

Une fois de plus, elle trouverait péniblement le sommeil, comme tous les soirs depuis trop longtemps à son goût. Un sommeil perturbé une fois de plus par ce parfum répugnant qui

ne lui inspirait rien de bon, et contre lequel lutter semblait impossible.

Si ça continuait, le sommeil lui manquerait tellement qu'elle finirait par tomber d'épuisement.

Comme chaque soir depuis l'apparition de ces difficultés à dormir, Orléane se leva, lassée. C'est avec un verre d'eau qu'elle trouva un peu d'apaisement dans les moments où le sommeil lui faisait défaut.

Là, devant l'évier de la cuisine, elle resta un moment, but lentement, respira fort, puis retourna se coucher, dans l'espoir de fermer les yeux et de ne pas les ouvrir de nouveau avant le lendemain matin.

La veille, elle avait songé que si la situation persistait, elle demanderait à son époux un remède pour l'aider à dormir. Il avait su lui prescrire des calmants quand ils s'étaient rencontrés, lors de l'hospitalisation d'Orléane. Beaucoup de calmants. À de nombreuses reprises, lorsqu'elle avait eu besoin de se reposer davantage, il avait fait le nécessaire pour la soulager.

Mais cette fois-ci, hors de question de se retrouver sous l'emprise d'un cachet qui avait le pouvoir d'endormir un éléphant, comme on lui en avait donné à l'hôpital. Des plantes feraient très bien l'affaire.

Elle reprit place dans le lit conjugal à côté de son époux, avec son habituelle délicatesse, jalosant un instant celui qui à présent dormait profondément. Comme à l'habitude, elle vint se blottir contre lui.

Le corps de son mari avait un effet rassérénant. Elle l'aimait plus que tout. Un trésor de tendresse. Une peau d'une douceur indicible.

Orléane ferma les yeux.

C'est alors que, sur le point de sombrer, ses narines furent à nouveau envahies par cette odeur pesante et moqueuse. Orléane commençait à être à bout de nerfs. Elle ne voulait pas réveiller Alfred. Il la prendrait pour une folle. Demain, il lui demanderait encore, comme tous les jours, la raison de ses yeux fatigués et cernés, d'ordinaire pétillants, mais même avec toutes les explications du monde, il ne comprendrait pas.

Non, il était inenvisageable de lui dire que depuis des semaines, une odeur masculine qui n'était pas la sienne l'empêchait de trouver le sommeil. Il se poserait des questions et trouverait ça complètement grotesque.

Elle voulait assumer seule, quitte à se gronder intérieurement, comme on somme un enfant de se rendormir après avoir cherché le monstre sous son lit. Alfred était quelqu'un de très rationnel. Il trouvait toujours des explications logiques et saurait sans doute en trouver une pour cette odeur envahissante. Il cherchait à la rassurer en toutes circonstances.

Parfois, il essayait de l'aider à retrouver la mémoire en lui racontant comment tout ça était arrivé. L'hôpital. La méningite. Le malaise dans son appartement. L'appel au secours de sa voisine. Le coma.

Tout pourrait trouver une explication sensée ou se justifier simplement. Mais toutes les paroles d'Alfred n'étaient malheureusement pas suffisantes pour faire renaître les souvenirs d'Orléane, ni la rassurer systématiquement.

Elle finirait bien par trouver d'où venait cette senteur épouvantable.

Pour l'heure, elle s'obligea à chercher le sommeil, même si elle savait que le lendemain, il lui aurait manqué.

## 2

### **Soigner les apparences**

*Octobre 2018*

Assise à l'îlot central de la cuisine, la tête entre les mains, son café brûlant devant elle, Orléane profitait d'un instant de solitude pour se passer en boucle son endormissement des derniers soirs.

À la recherche désespérée d'une explication. À la recherche d'une solution. À la recherche d'elle ne savait pas quoi.

Elle commençait à fatiguer, voilà tout. Un petit calmant l'aiderait sûrement à passer cette période étrange. Peut-être touchait-elle, chaque jour sans s'en rendre compte, un produit qui laissait sur ses mains ce parfum oppressant. Peut-être qu'Alfred avait changé de gel douche sans lui dire. Non, impossible, personne d'autre qu'elle ne faisait les courses pour le foyer.

Depuis leur rencontre, Alfred ne voulait pas qu'elle travaille. Grâce à sa profession et ses économies, il pouvait largement subvenir seul aux besoins du couple. Orléane ne voyait pas d'inconvénient à cela. Rédactrice de profession, elle avait la

possibilité de travailler depuis leur domicile, si vraiment elle tenait à contribuer aux finances du foyer. Mais ces derniers temps, son avenir professionnel en tant que rédactrice freelance n'était pas vraiment sa priorité. Son cœur était ailleurs. Orléane souhaitait écrire un livre. Encouragée par son époux, elle travaillait chaque jour depuis plusieurs mois à la reconstitution d'un fait divers pour l'écriture des premières pages de son roman policier. Une sordide affaire de meurtre déguisé en suicide, à en juger par les rares conclusions qui avaient pu paraître. Une affaire dans laquelle son époux pouvait l'aider qui plus est, pour apporter des éléments de crédibilité à l'histoire. Écrire sur un thème qui faisait intervenir des termes médicaux n'avait rien de simple, il fallait employer les bons mots, les bons noms, les bonnes expressions.

Orléane avait toujours été passionnée par les affaires criminelles non élucidées. Dès ses plus jeunes années, elle s'était prise d'affection pour le droit et avait émis très tôt le souhait de se tourner vers des études en criminologie. Un vœu qu'elle n'avait jamais pu exaucer en raison des revenus très modestes de sa famille. Bien qu'elle eût trouvé, à l'époque, un petit job pour l'aider à financer ses études, c'était en fin de compte l'épuisement qui avait pris le dessus et la jeune femme avait fini par lâcher l'université.

Mais, comme de nombreux adultes, c'est bien des années plus tard que les regrets s'étaient manifestés. Toujours passionnée d'affaires policières non résolues, elle s'était dit que sa revanche pourrait être prise en combinant la nostalgie avec l'avenir : écrire un livre en rapport avec ce qu'elle n'avait pu accomplir. Heureusement qu'Alfred lui avait remémoré tous ces

souvenirs, car de sa jeunesse, elle ne se rappelait rien. La méningite avait tout emporté.

Ce matin, Alfred dormait un peu plus longtemps que d'habitude. Ses jours de repos étaient rares, alors, dès qu'il en avait l'occasion, il en profitait.

Lorsqu'il arriva dans la cuisine, vêtu d'un pantalon ample de pyjama, torse nu, ses cheveux poivre et sel un peu ébouriffés, Orléane releva la tête et fondit instantanément. Depuis le premier jour, elle ne cessait d'admirer ce corps et d'avoir de l'attirance pour lui. Fière d'être l'épouse d'un quadragénaire musclé, elle se plaisait à lui répéter qu'il était beau. Parce qu'elle le pensait sincèrement, mais aussi parce qu'elle aimait la réaction d'Alfred : les compliments le rendaient amoureux et agrafaient la plupart du temps sur son visage un air satisfait qu'Orléane trouvait très séduisant.

Souvent, lorsqu'il n'était pas de garde ou qu'il avait une heure devant lui, Alfred s'obligeait à faire un peu d'activité physique. Pour ne pas être trop loin d'Orléane, il avait fait installer l'année passée une salle de sport au sous-sol. Tout y était pour s'entretenir sans s'éloigner de celle qu'il considérait comme sa protégée.

Depuis leur première rencontre, Alfred veillait sur elle comme sur la prune de ses yeux. Quelquefois un peu trop, selon elle. *Tu comprends que pour certains, ta protection peut paraître abusive*, lui souriait-elle parfois. Les voisins admiraient cette fusion entre les deux amoureux. Certains aimaient dire qu'ils ressemblaient à deux adolescents lors de leur première histoire d'amour.

— Tu as bien dormi mon chéri ?

— Comme un bébé ! répondit Alfred en s’approchant de son épouse et en lui déposant un tendre baiser sur le front. En revanche, toi non, n’est-ce pas ? Tu as beaucoup remué hier soir. Tu étais si agitée, même dans ton sommeil !

— Je ne peux rien te cacher, sourit Orléane en espérant dissimuler son état de fatigue.

Malgré sa volonté de ne pas en dire plus, Alfred lui demanda si elle souhaitait consulter un de ses collègues, car il la trouvait exténuée. La même demande, une fois de plus. Quand il ne s’agissait pas de prendre des anti-dépresseurs, c’était la consultation avec un psychologue qui était proposée. Parfois, ces demandes répétées pesaient sur son moral. Non, elle ne voulait pas d’anti-dépresseurs. Ni voir un psychologue. Elle voulait juste dormir un peu.

Elle lui répondit à nouveau que la fatigue passagère dont elle souffrait finirait par passer. Cela devait être lié à l’évènement d’il y a trois ans, supposait-elle à chaque fois qu’ils évoquaient son abattement. La date anniversaire de l’hospitalisation pour sa méningite provoquait, selon elle, quelques dérangements dans son corps, des douleurs, des maux divers. Une explication à laquelle Alfred ne croyait pas un seul instant, même s’il s’abstenait de la contredire.

— Je vais te prescrire des comprimés à base de plantes et quelques vitamines, vu que tu refuses quelque chose de plus fort, affirma Alfred en l’enlaçant tendrement. Mais si ça ne fonctionne pas, tu sais ce que j’en pense. Il y a bien un moment où un traitement de plus grande envergure s’imposera.

Orléane aurait voulu lui parler de ce qui la dérangeait tant, mais quelque chose la poussait à garder son secret. La peur de passer pour une sombre folle sans doute. Pourtant, si les choses

ne s'amélioreraient pas, si sa situation ne trouvait pas d'issue, elle serait bien obligée de tout dire. Car même si elle changeait d'avis et voulait consulter sans passer par l'un de ses confrères, il finirait par le savoir.

\*\*\*

Alfred Montserrat jouissait d'une excellente réputation depuis le début de sa carrière. Connue pour son dévouement et sa sympathie, il était le type d'homme qui n'avait qu'à passer un coup de fil pour obtenir ce qu'il souhaitait. Personne ne lui refusait le moindre service, il avait tant fait pour son milieu professionnel. Depuis son entrée dans la vie médicale il y a presque quinze ans, Alfred était reconnu comme un collaborateur dévoué, engagé dans de nombreuses recherches de grande ampleur, comme la recherche sur le cerveau et la mémoire, mais il était aussi le partenaire professionnel idéal : à l'hôpital où il travaillait depuis plusieurs années, faire partie de son équipe était un gage de crédibilité et un coup de pouce évident pour une carrière. Nombreux étaient ceux qui se battaient pour travailler avec lui. Ça faisait bonne impression sur un CV.

On lui proposait régulièrement de participer à des manifestations diverses, mais il devait à chaque fois faire preuve de recul et trier toutes ces alléchantes sollicitations.

Lorsqu'il s'était occupé d'Orléane à la suite de sa méningite aiguë, tout le monde avait bien vu le coup de cœur qu'il avait eu pour la jeune femme, de onze ans sa cadette. À cette époque, Orléane n'avait pas de famille pour veiller sur elle, et on lui avait rapporté que c'était une vieille voisine de palier qui avait averti

les secours pour venir la prendre en charge, alors qu'elle était malade comme un chien.

Dès son hospitalisation, Alfred avait su que les choses prendraient du temps. Mais ce n'était pas un problème pour lui.

Trois ans plus tard, du fait de l'amour qu'il lui portait et de la qualité de ses relations professionnelles, personne ne lui cacherait l'état psychologique de sa femme, même un confrère tenu au secret médical. Tout le monde le connaissait depuis des années et il n'avait qu'à prendre son combiné pour obtenir les faveurs de qui que ce soit. Un seul appel et tout se déroulerait selon ses volontés. Il n'hésiterait donc pas à l'envoyer vers un spécialiste si son sommeil ne s'améliorait pas dans les jours à venir, même si elle manifestait une volonté ferme d'échapper à un traitement plus lourd.

Dans l'intérêt de sa femme, il prendrait les décisions qui lui sembleraient les plus appropriées.

Apprendre les circonstances de l'incident avait été un choc pour Orléane. Elle culpabilisait profondément de n'avoir aucun souvenir, pas même de cette charmante voisine qui lui avait porté secours et sans qui elle ne serait peut-être plus de ce monde. Aucune remembrance de son appartement, de la décoration, de son emploi, de son cercle amical, de sa famille ni de sa vie en général, n'était revenue à sa mémoire. Craignant d'être internée en raison de cette incapacité à retrouver ses esprits, la jeune femme avait fourni tous les efforts du monde pour faire revenir à elle quelques réminiscences, mais rien n'était jamais remonté à son esprit et il lui apparaissait comme totalement impossible de le dire à qui que ce soit. Sa vie, son appartement, la couleur de sa voiture, son travail, son âge, sa situation familiale, il avait fallu

qu'on lui rapporte le moindre élément, sans quoi elle n'aurait jamais pu s'en souvenir par elle-même.

Orléane nourrissait depuis sa sortie d'hôpital l'espoir qu'un jour tout lui revienne, avec ou sans les multiples éclaircissements de son mari.

— D'accord, va pour quelques plantes et des vitamines. Mais tu sais, je vais bien, c'est sans doute mon corps qui a activé sa mémoire. Des traumatismes qui refont surface. Pas de quoi s'inquiéter, tout ira mieux très vite, rassura-t-elle.

— Tu sais ce que j'en pense, ma chérie. Oui, les maux peuvent ressurgir par effet de mémorisation, mais dans ton cas, je ne pense pas que cela ait quelque chose à voir, fit le médecin. Tu veux qu'on en parle ? Quelque chose te tracasse ? Ce n'est pas normal de se réveiller autant de fois, tu ne crois pas ? Il y a forcément une explication qui...

— Je n'ai pas très envie d'en parler, désolée, l'interrompit-elle. Pour être complètement sincère avec toi, j'aimerais y arriver mais je ne peux pas. J'aimerais me confier. Mais je n'en ai pas la force. Ou pas le courage.

Orléane serra un peu plus sa tasse brûlante tandis que son mari prenait place en face d'elle. Il la trouvait somptueuse dans son pull en mohair couleur crème, avec ses jolies mèches chocolat qui retombaient sur le devant de son visage. Malgré qu'il la trouvât magnifique avec n'importe quelle coupe de cheveux, ce dégradé court lisse lui plaisait particulièrement.

— Et peut-on savoir pourquoi Madame Montserrat ne peut pas parler à son mari de ce qui ne va pas ?

— Parce que Monsieur Montserrat divorcerait sur-le-champ, plaisanta-t-elle. Non, sérieusement Al, tu mettrais mes

affaires sur le pas de la porte, j'en suis convaincue. Vraiment, ça n'en vaut pas la peine. Quelques jours et ça passera. Ça ne peut pas durer indéfiniment.

— Comme tu voudras ma puce, mais si tu souhaites m'en parler, je suis là. Que ce soit le médecin ou l'homme, aucun des deux ne te jugera jamais, tu le sais bien.

Mari et femme prirent le petit déjeuner ensemble, dans une atmosphère détendue, comme chaque jour. Alfred n'était pas du genre à insister. Il savait que sa femme viendrait le trouver si les choses prenaient une tournure ingérable. En revanche, il n'était pas dupe. Il la sentait tourner inlassablement le soir dans leur lit. Il pouvait ressentir son anxiété. Il pouvait presque entendre son cœur battre dans sa poitrine. Il trouvait cependant inutile d'insister. Il voulait que les choses viennent d'elle. Et il savait pertinemment que si Orléane le jugeait utile, elle lui parlerait. C'était une femme raisonnable et ils avaient pour habitude de beaucoup communiquer. La confiance qui régnait entre eux depuis le début avait donné à leur relation une solidité indéniable.

La jeune femme se leva puis se dirigea vers la grande bibliothèque du salon, construite sur mesure pour elle. En bois de merisier, réalisée pour ses trente-trois ans, cette bibliothèque était une part de la maison qu'elle chérissait tout particulièrement. Son amour pour les livres apparaissait comme une évidence : trois cent soixante-quinze ouvrages trônaient fièrement sur les étagères. Des ouvrages de genres variés qu'elle prenait plaisir à regarder parfois de longues minutes, même sans avoir envie d'en sélectionner un. Juste pour la satisfaction et la sérénité qu'ils lui procuraient.

Aujourd'hui, Alfred avait quelques courses à faire malgré son jour de repos, et son épouse devait livrer quelques textes

qu'un client habituel lui avait commandé pour son site internet. Un lot de textes pour des compléments alimentaires. Un domaine pour lequel elle aimait plus ou moins travailler, trouvant le sujet somme toute intéressant.

Lorsqu'elle aurait rendu son travail, elle se mettrait sûrement à écrire pour elle si elle en avait la force. L'avancée de son roman policier lui procurait un peu d'excitation, même si pour le moment, elle disposait seulement de quelques notes. Pour l'écrire, elle avait récolté de nombreuses coupures de presse, des témoignages dans les journaux, avait étudié le fait divers en question sous tous ses angles. Elle ne voulait rien laisser au hasard pour apporter du poids à son histoire.

Pour étayer certains propos et tenter d'imaginer une possible mort dans le cadre de son roman, elle avait même contacté un légiste sur les conseils de son époux. En complément, elle demandait parfois quelques conseils à Alice Vaunier, une médecin qui avait gentiment reçu Orléane plusieurs fois, pour lui expliquer les causes de certains décès, par asphyxie, par chute mortelle, par coup porté à la tête ou encore par étranglement. Même si les connaissances du Docteur Vaunier ne lui permettaient pas d'aborder certains détails comme un légiste aurait pu le faire, Orléane s'en contentait. Au fil du temps, les deux femmes avaient tissé des liens d'amitié.

Ainsi, depuis deux ans, Orléane se rendait au cabinet d'Alice Vaunier non seulement pour quelques conseils relatifs à son roman, mais aussi ponctuellement pour de vives douleurs dans le ventre, un problème dont elle n'avait jamais parlé à Alfred, craignant qu'il ne pointe du doigt sa tendance à toujours avoir mal partout. Consciente d'avoir été sauvée par lui et considérant qu'il en avait déjà beaucoup fait, elle ne jugeait pas

nécessaire d'en rajouter. Elle cachait très souvent à son mari ce qui lui semblait être des coups de poignard au plus profond d'elle-même.

Les maux de ventre avaient été diagnostiqués comme de possibles angoisses et le besoin de faire des analyses plus poussées ne s'était pas présenté.

Parfois, pour éviter de déranger Alice Vaunier au cabinet, Orléane usait et abusait des mails. Elle en avait presque une centaine copiée dans ses documents de travail. Elle se sentait très chanceuse d'être soignée par une femme aussi consciencieuse que le Docteur Vaunier.

Orléane disposait sur son bureau d'un dossier épais comme trois mains d'hommes, entièrement dédié à ce fait divers. Une mort mystérieuse et sans raison logique. Un hôpital mis en cause. La disparition de toutes les preuves. Un conflit jamais résolu. Une affaire classée. Si de nombreux sujets éveillaient la curiosité d'Orléane, elle avait un réel penchant pour ces histoires criminelles qui n'avaient jamais trouvé leur coupable.

Alfred vint lui dire au revoir, l'enlaçant et lui murmurant de tendres mots. Elle ne connaissait pas de plus délectable sensation que lorsqu'elle se trouvait dans ses bras.

Lorsqu'il quitta la maison, Orléane décida de ne pas perdre de temps et se mit au travail.

En s'asseyant à son bureau et en déposant les mains sur le clavier de son ordinateur pour se mettre à l'ouvrage, elle fut interrompue par un flash qui ne dura pas plus d'une seconde.

Une main qui s'approchait de son visage. L'esprit embrouillé, elle ne parvint pas à voir tout ce qu'il y avait autour, mais cette main qui s'approchait d'elle ne lui inspirait pas confiance.

La façon dont elle avançait était irrégulière, saccadée, à la fois hésitante et conquérante. Tellement menaçante.

La vision de cette main laissa Orléane effrayée et dans la plus grande incompréhension.

Satanée méningite.

À cause de cette terrible maladie, sa vie entière avait été balayée par son cerveau en un clin d'œil et on l'avait plongée dans un coma pour cinq semaines. Un laps de temps à la fois court et infini qui avait contribué à sa perte de mémoire et engendré de graves conséquences comme des troubles de la concentration. Ainsi, très souvent, il fallait à Orléane bien plus de temps qu'à n'importe qui d'autre avant d'être totalement impliquée dans son travail. Et si au départ il ne fut pas simple de s'en accommoder, elle avait fini par accepter cette particularité, développant des stratagèmes tous plus inventifs les uns que les autres pour limiter le stress que ces troubles de l'attention impliquaient.

Les médecins lui avaient expliqué que la méningite bactérienne aiguë dont elle avait été atteinte pouvait avoir de terribles conséquences, comme des lésions cérébrales et neurologiques permanentes, des troubles de la mémoire ou de la concentration, des troubles de l'apprentissage, la paralysie ou la perte de l'audition, mais aussi des problèmes comportementaux ou la vision qui se dédouble. *La belle affaire*, avait-elle pensé quand on lui avait dressé cette liste.

Elle s'était énormément informée quant à ce qu'elle avait vécu, épluchant toutes les revues scientifiques, les articles de blogs et livres spécialisés, pour mieux comprendre. Elle connaissait tout de la maladie qui l'avait frappée et s'estimait chanceuse d'avoir pu récupérer ses facultés mentales quasiment

intégralement, ou tout du moins, d'avoir échappé à des troubles de l'attention de plus grande ampleur ou à des troubles de la vision. Elle s'estimait chanceuse de n'être atteinte que de légers problèmes de concentration et de mémoire, présentés par les médecins comme possiblement réversibles.

Même si ce n'était que de temps en temps, les flashes qui lui revenaient en mémoire généraient des angoisses. Cependant, pour elle, c'était un moindre mal et il lui tardait de pouvoir enfin se souvenir de son séjour à l'hôpital ou de ce qui avait composé sa vie avant la maladie.

C'était pour elle très handicapant au quotidien de ne se souvenir de rien, ou de connaître certaines choses à travers les seuls récits de son époux. Elle détestait savoir, en ne se basant que sur des faits rapportés, qu'une charmante voisine avait contacté les secours pour la prendre en charge, mais être incapable de se la remémorer. Elle détestait imaginer ce qui avait pu se produire sans en avoir la moindre certitude. Elle détestait le fait de ne pouvoir assembler que de minuscules fragments de souvenirs, sans avoir la moindre conviction qu'ils fassent vraiment partie de la réalité.

Un quotidien pavé d'incertitudes et de questions sans réponse.

Pour ne pas devenir folle à cause d'une mémoire qui lui faisait défaut régulièrement, Orléane appliquait plusieurs méthodes qu'on lui avait suggérées et d'autres qu'elle avait piochées dans des magazines féminins ou dans des revues psychologiques.

Tout avait été essayé par la jeune femme et plus ou moins approuvé : se faire des listes, acheter des boules d'anti-stress en caoutchouc pour déverser l'angoisse d'une concentration qui ne

venait pas, une tablette de chocolat noir en permanence dans le tiroir de son bureau pour provoquer un semblant d'apaisement, ou des lectures qu'elle appréciait tout particulièrement. Autant de solutions qu'elle changeait au gré de ses humeurs et en fonction de ses possibilités.

Ces derniers jours, les listes rencontraient un franc succès dans son organisation. Son bureau en était tapissé : il y en avait de toutes les tailles, toutes très précieuses pour la guider dans son travail et lui indiquer les priorités. Des tas de listes éparpillées au milieu d'un fatras de post-it et de notes sauvages.

Regardant ses notes d'un air dubitatif, Orléane songeait qu'un jour, il serait bon qu'elle ne se laisse plus envahir ainsi par les listes. Pratiques oui, mais envahissantes. Et dans son métier particulièrement, il y avait souvent plusieurs choses auxquelles il fallait penser en même temps. Entre les articles qu'elle devait produire pour ses clients, les mails auxquels il fallait répondre et ses projets de livres, il y avait de quoi perdre la raison. Orléane craignait parfois de finir noyée sous elles.

Face à son ordinateur, Orléane reprenait ses esprits après cette intrusion effrayante.

Elle s'apprêtait à écrire, mains au-dessus des touches que ses doigts voulaient frapper, quand soudain, un autre flash s'invita dans ses pensées, plus précis cette fois-ci, plus sombre et plus inquiétant aussi.

Un regard, perçant. Inconnu. Droit sur elle. Un regard aussi noir que la mort mis en valeur par une épaisse paire de sourcils sombres et froncés. Un regard terrifiant.

Elle ne pouvait pas le rater, il était face à elle, comme un écran, en transparence.

Dans les yeux qui la fixaient, elle pouvait presque plonger et ressentir un mal-être profond. Cet instant insupportable dura quelques secondes pendant lesquelles Orléane peina à respirer. Quelques secondes de peur. D'angoisse. D'épouvante. Un regard qui l'aurait mise profondément mal à l'aise si elle l'avait eu véritablement en face d'elle. L'iris de ces yeux semblait plus profond et enténébré qu'un abysse peuplé de créatures haineuses et hideuses. Une iris reconnaissable entre mille.

Lorsqu'elle revint à elle, son cœur battait bien plus fort, sa respiration était rapide, elle hyperventilait.

Son seul réflexe fut de se laisser glisser de sa chaise de bureau jusqu'au sol, où son corps s'étala, lourd et absent.

La porte s'ouvrit. La voix de son époux se fit entendre mais impossible de lui répondre. Elle haletait de plus en plus.

Tout allait trop vite. Tout était hors de contrôle. L'impression que la température de la pièce dépassait les cinquante degrés s'empara d'elle.

Elle luttait à présent de toutes ses forces pour interpeller son époux et prononcer son prénom comme un ultime appel à l'aide.

Ses lèvres se détachèrent péniblement l'une de l'autre mais aucun son ne daigna sortir. Sa bouche s'était desséchée en quelques secondes. Des perles de sueur sortirent de son front alors qu'elle gisait sur le sol.

Son corps l'abandonna.

Elle sombra.

*A suivre...*